

P R O T O M E M O I R E S

Faisant suite aux **PRÉ-MÉMOIRES**, fondés sur la Généalogie , ce deuxième Tome , **PROTO-MÉMOIRES**, rassemble les souvenirs de nos familles parvenus jusqu'à nous , André COMBES et Aline GÉLY-COMBES , par les conversations et récits de nos parents et grand-parents et nos propres souvenirs de jeunesse . De ce fait il est beaucoup plus fourni que le précédent mais ne remonte pas au delà de la génération de nos arrière-grand-parents vivant au milieu du XIXe siècle ; les diverses branches de nos familles ne sont d'ailleurs pas toutes également servies faute de matière .

Ce Tome 2 comprend QUATRE PARTIES qui ne sont pas traitées dans la même optique .

La PREMIERE PARTIE : A la périphérie des souvenirs d'André COMBES

comprend quatre chapitres titrés par les lieux où ont vécu nos aïeuls et bisaïeuls

| | |
|--|------|
| Ch 1 JONCELS des COMBES -LAURÈS | p 4 |
| Ch 2 SAINT SATURNIN des LAFFONT | p 11 |
| Ch 3 St MAURICE et St JEAN DE FOS des MARAVAL - ALBE | p 14 |
| Ch 4 CLERMONT L'HÉRAULT des PY | p 19 |

La DEUXIEME PARTIE : Au centre des souvenirs: POPIAN

traite pareillement , mais plus à fond , du lieu mieux connu des COMBES-GAZAGNE

| | |
|-------------------|------|
| Ch 5 Géographie | p 39 |
| Ch 6 Histoire | p 41 |
| Ch 7 Sociologie | p 45 |
| Ch 8 Nos familles | p 51 |

La TROISIEME PARTIE : Nos vertes années finalement très assombries

rapporte les souvenirs de jeunesse d'André COMBES en trois chapitres :

| | |
|---|-------|
| Ch 9 Une enfance Popianaise (1922-1933) | p 66 |
| Ch 10 Lycéen à MONTPELLIER (1933-1940) | p 92 |
| Ch 11 Les années noires (1940-1943) | p 110 |

La QUATRIEME PARTIE : Ebauche des souvenirs d'Aline GÉLY

se calque sur les trois parties précédentes en cinq chapitres autour des lieux de souvenirs .

| | |
|---|-------|
| Ch 12 BASSAN des GÉLY-FRAISSINET | p 130 |
| Ch 13 ALÈS des SALLES | p 141 |
| Ch 14 La ROQUE des LAURIOL | p 145 |
| Ch 15 St GERVAIS s MARE des MAS | p 149 |
| Ch 16 MONTPELLIER et les souvenirs d'Aline GÉLY | p 153 |

| | |
|----------|-------|
| EPILOGUE | p 173 |
|----------|-------|

Au titre des relations sont traités les parentèles collatérales et les amis qui , à chaque génération , ont joué un rôle dans l'environnement de nos familles , même si les liens se sont distendus au fil des ans et des générations ; l'expérience m'a montré que la vie sait se payer le malin plaisir de faire côtoyer des individus dont des descendants ou des ascendants auront ou ont déjà eu des contacts ignorés . La saveur que je trouve à ce genre de coïncidence m'a incité à accumuler des noms qui paraîtront inutiles à plus d'un ... voire !

Le chapitre 11 ambitionne , face à la mythification d'une époque troublée , de montrer comment nos familles ont réellement connu , ressenti et vécu des événements exceptionnels .

Il a été fait appel à des photos d'époque pour illustrer le texte . Les lointains lecteurs pourront en savourer les faiblesses de la technique et du regard .

PREMIERE PARTIE

A la périphérie des souvenirs d'André C O M B E S

| | |
|--------------|----------------------------|
| CHAPITRE I | JONCELS |
| CHAPITRE II | SAINT SATURNIN |
| CHAPITRE III | ST MAURICE –ST JEAN DE FOS |
| CHAPITRE IV | CLERMONT L'HÉRAULT |

CHAPITRE 1

JONCELS ou la montagne mythique

De tout temps les lignes bleues m'ont fasciné! Pas celle des Vosges ,qui de 1870 à 1918 dissimula nos provinces volées et qui venait de perdre sa signification quatre ans avant ma naissance . Notre ligne bleue à nous , de POPIAN , était celle du Causse du LARZAC, qui barre l'horizon vers le Nord -Ouest, La puissante magie de la brume de beau temps méditerranéenne ,qui bleuit les roches et les plantes de la garrigue, triomphait sans conteste du morne indigo des gens de l'Est.

Cette ligne était, pour moi , doublement attirante lorsque quatre fois par jour elle m'interpellait au travers des quatre pins couronnant le tertre précédant l'entrée de l'Ecole ;

- d'abord, contrairement aux autres directions ,vulgaires , N , E , S , O , qui n'étaient que des paysages de vignes et de collines écrasées à portée d'une heure de marche , le N O était indiscernable , donc mystérieux , et accessible aux seuls Popianais motorisés, ce qui dans les années 1920-30 était valorisant.

- ensuite « c'est de là que venaient les COMBES » . Foin des trois- quarts de nos ancêtres ensevelis dans la plaine de l'Hérault ! Nous, les COMBES nous venions de la mystérieuse montagne bleue.

A y regarder de près c'était tout de même un tantinet ambigu . Certes il y avait cette image de races fortes ,issues des roches pelées par le vent de neige, venues régénérer les peuplades amollies de l'opulente basse plaine ; mais , en retour, les montagnards c'était aussi les « Gavachs » ,terme quelque peu péjoratif attaché à ces hommes à l'odeur forte de bergerie , qui l'été venu moissonnaient et vendangeaient dans le plat pays depuis des siècles. (Avant qu'il soit fait appel à plus « gavachs » qu'eux : Arméniens de Marseille dans les années 30 , Espagnols des années 50-60 et étudiants Polonais de 1980....Machine a vendanger des années 90 !).

Quoi qu'il en soit , le dernier COMBES montagnard , mon grand-père Ernest, était prématurément décédé en 1922 à 57 ans, deux mois avant ma naissance , Deux ans plus tard mon père Emile vendit la maison de JONCELS coupant ainsi toute attache avec la montagne mystérieuse

Les souvenirs que je vais tenter de transmettre ne sont donc pas directs, je les tiens de mon père et de Juliette sa soeur , aînée de 5 ans.

En la matière leurs connaissances ne remontaient pas très haut.

Ma tante Juliette avait 4 ans en 1892 lors de la mort de « **Papète Basile** » l'ancêtre vénérable né en 1802 (comme Victor Hugo mort, lui .en 1885). Ce devait être une forte personnalité. Dernier des nombreux enfants de Michel COMBES du **VIALA du PAS DE JAUX** près de ROQUEFORT . A la jalousie de ses aînés , il utilisa un attelage paternel pour effectuer des charrois entre MILLAU et MARSEILLE . Sa puissante stature de 1m90 devait lui être précieuse pour assurer la sécurité qu'il devait aux biens et surtout aux espèces en or de ses employeurs . Ceci n'était pas un vain mot : on guillotina , à PEZENAS à la fin du XIXe siècle , un malandrin nommé POMMAREDE qui détroussait les voyageurs au col de la Taillade entre GIGNAC et St PAUL .

La légende familiale veut que Basile ait, à l'âge de 30 ans, amassé 50 000 francs or , une petite fortune pour l'époque . Il décida alors de se marier . On peut imaginer que c'est à l'occasion de l'un de ses trajets qu'il a fréquenté l'axe routier du pied occidental des Causses passant par JONCELS , BEDARIEUX . CLERMONT L'HERAULT, et même par le col de la MARQUIERE, car c'est à DIO, près de ce col, qu'il trouva une épouse en la personne de Rose CROS fille du dernier André CROS , « un excellent homme qui n'avait que le défaut d'avoir six filles »

C'est la seule phrase de Basile parvenue jusqu'à nous ! C'est aussi tout ce que l'on savait des CROS, sinon qu'ils avaient vécu au pied de la masse imposante du château de **DIO**, fief du Cardinal de FLEURY. Comme on parlait de ce puissant ministre de Louis XV dans mon manuel d'Histoire, la fascination de ce haut-lieu , que je n'ai découvert qu'à l'âge de la retraite , était très forte.

On savait que Basile et Rose avaient eu un fils unique , mon arrière grand père André COMBES, premier du nom , né à DIO en 1834 . Et puis plus rien sur Basile , sauf qu'il avait vécu plus tard à BEDARIEUX avant de venir mourir à JONCELS chez son fils à 90 ans. Est-ce par ignorance, ou par révérence pour le patriarche ? je n'ai jamais entendu parler de ce que j'ai découvert dans mes recherches généalogiques : notre trisaïeule Rose étant morte 6 ans après la naissance de son fils , deux ans plus tard Basile se remaria avec une veuve Rosalie BASTIDE de JONCELS avec laquelle il a dû vivre à BEDARIEUX ; elle avait deux fils , probablement décédés assez jeunes car, d'après un papier de famille, c'est André COMBES qui s'occupa de ses obsèques survenues avant celles de Basile , lequel finit ses jours avec son fils André , lui même deux fois veuf comme on va voir.

André COMBES avait fait des études de notariat et se trouvait clerc à CRUZY (près de St CHINIAN) lorsqu'il épousa une fille de son tabellion , de LA PEROUSE , descendant, disait-on, du célèbre mais malheureux navigateur de Louis XVI. Quoi qu'il en soit André fut très vite veuf sans enfant... et vint se remarier à JONCELS en 1863. Ce second mariage peut être attribué à une double coïncidence : d'abord , comme on l'a vu , Basile était venu se remarier dans ce village une vingtaine d'années plus tôt ; ensuite l'épouse était Céline LAURÈS , nièce d'un Napoléon LAURÈS , clerc de notaire à St CHINIAN. donc collègue et voisin d'André COMBES à CRUZY.

Nous retrouvons là les authentiques Joncelois. Paradoxalement on en savait peu de choses, Seul émergeait mon trisaïeul **Frédéric LAURES** : frère aîné du notarial Napoléon ; il avait été avantagé sur l'héritage et après son fructueux mariage avait quitté son hameau de JONCELETS pour vivre « bourgeoisie » dans une maison cossue qu'il avait fait construire à l'entrée de JONCELS. Actuellement méconnaissable, elle était encore en l'état en 1960 et arborait les initiales FL sur le vantail de la porte . Ma tante et mon père savaient que JONCELETS était à l'origine de la famille LAURÈS ; mais ils ignoraient tout de la longue lignée de cette famille et de leurs séculaires échanges d'épouses avec la tribu LUGAGNE de VASPLONGUES que mes recherches généalogiques ont sauvé de l'oubli. L'identité de son épouse **Mélanie FANJAUT** était inconnue bien que le nom de ses grands parents CAYLUS et la résidence d'autres aïeux (CAMPLONG) soient parvenus jusqu'à mon père . Et pourtant on racontait l'histoire dramatique de cette pauvre Mélanie . On a vu que sa fille unique **Céline LAURÈS** avait , à 21 ans , épousé André COMBES . Un an plus tard la malheureuse Céline décédait en mettant au monde mon grand père Ernest COMBES. Elle fut inhumée dans le cimetière situé derrière la maison LAURES d'où Mélanie , inconsolable , put voir quotidiennement sa tombe par la fenêtre éclairant l'escalier .

André COMBES veuf pour la deuxième fois vécut avec ses beaux parents pour élever son fils, mais bientôt dans la maison LAURÈS ne restèrent que les représentants mâles de trois générations de COMBES : Basile , André , Ernest. servis par une Marion , célèbre dans la famille, qui vivait encore dans les années 1920 . Nous avons deux photos d'André , jeune et vieillard (mort en 1900 à 66 ans). De la pauvre Céline il ne reste . à POPIAN . que des travaux de tapisserie encadrés

J'ai dit que Frédéric LAURÈS vivait « bourgeoisement ». Ce mode de vie, qui n'avait pas été celui de ses ancêtres LAURÈS -LUGAGNE , résultait notamment de la disparition d'un frère et d'une soeur sourd-muets et de l'effacement du puîné , Napoléon , finalement notaire à LUNAS . De son côté son épouse Mélanie était l'unique descendante d'une convergence de rentiers et d' ecclésiastiques qui avaient du lui laisser des ressources confortables . Du côté des COMBES - CROS l'héritage de DIO partagé entre les « six filles » fut sûrement léger ; restaient les « jaunets » amassés par Basile lors de ses aventures de roulier.

Donc Frédéric LAURÈS , puis André COMBES ont vécu des fermages de JONCELETS et de rentes produites par des placements chez les notaires, la Bourse ne parvenant pas dans l'Escandorgue . Comme les emprunteurs n' étaient pas toujours ponctuels , des conflits voire des procès se traduisaient par la prise en propriété de terres ou d'immeubles constitués en gages. C'est ainsi qu'est entrée dans la famille une maison sise à BOUSSAGUES , pittoresque village non loin de DIO. D'après mon père il s'agissait d'une petite maison qu' un jour il a trouvée en ruine et pour laquelle il acquitté jusqu'à sa mort une taxe de 1 ou 2 francs. Cela a fait gamberger mes nièces qui ont trouvé à BOUSSAGUES une maison COMBES habitée . Après étude il semble qu'il s'agisse d'une homonymie... mais on peut rêver,

Ernest COMBES, probablement élevé par une nourrice , fut à 5 ou 6 ans mis pensionnaire dans le collège des jésuites de St AFFRIQUE ; c'est dire qu'il n'eut pas une enfance particulièrement dorlotée! Dans les années 1870 il fut interne au **Lycée de MONTPELLIER** ,

Cet établissement, ci-devant collège de jésuites au XVIIIe , fut à cette époque agrandi par des bâtiments qui transformèrent le jardin donnant sur l'Esplanade en cour de récréation. Mon père Emile y fit ses études et en 1923 fut fait chevalier de la Légion d'honneur devant la porte. J'y suis entré moi-même en 1933. Cette cour du bas était celle des petits de la 10^e à la 3^e . En 1950 le Lycée émigra de l'autre côté de l'Esplanade dans la caserne du Génie dont il conserva le nom de « Joffre ». Notre fille Françoise y a préparé le concours de Normale supérieure . L'ancien Lycée devint pour un temps une annexe de la Mairie où notre fille Micheline fut mariée en 1971 . C'est ainsi que quatre générations COMBES ont été marquées par ces vieilles pierres. Peu après, les agrandissements construits à l'époque d' Ernest ont été détruits et la cour a repris son aspect d'origine : jardin servant d'entrée au Musée Fabre. En 2003 l'ancien « collège des jésuites » est en cours de restauration profonde et de transformation intérieure pour devenir un Musée Fabre radicalement modernisé .

Ernest ne paraît pas avoir fait de brillantes études au Lycée . Il les termina dans une institution privée sise dans la rue St Côme ; sans diplôme mais avec une certaine culture secondaire, rare à l'époque . Comme il devait avoir des moyens financiers ,il mena une vie d' étudiant désœuvré, glanant quelques connaissances médicales en accompagnant à la Faculté des camarades plus persévérants .

Je ne sais comment cela se fit (peut être par le truchement des COMBES du POUGET ?) mais , à 23 ans en 1987 . il épousa à POPIAN **Laurentine GAZAGNE** 23 ans, orpheline de mère à 5 ans . On comprendra que dans ces conditions la « culture maternelle » ait été quelque peu fruste dans cette branche de la famille.

Comme ils étaient tous deux enfants uniques, les biens des deux familles devaient fusionner et André COMBES vendit des terres LAURÈS de JONCELS pour arrondir la propriété de POPIAN en achetant les 11 hectares de COSTEBELLE. JONCELS ne fut cependant pas abandonné, il y avait un fermier à JONCELETS . Ce reliquat ne fut vendu par Emile qu' après le décès d' Ernest en 1922, ce qui fait que je n'ai jamais connu l'époque où JONCELS constituait pour ma tante et mon père le pays merveilleux des vacances,

On peut penser que les circonstances ont embelli les souvenirs qu' ils ont pu garder de leurs séjours dans ces lieux ,si dépaysants de leur univers popianais, car à l'époque on ne se déplaçait pas pour un oui ou pour un non. Comment s'étonner que leurs récits aient pu susciter chez moi le mythe de la montagne ?

André vers 1860



Ernest vers 1870



André et Ernest COMBES
Vers 1895

POPIAN-JONCELS

Depuis le mariage d'Ernest à POPIAN en 1887 et jusqu'à ma naissance en 1922, nos Popianais montaient à JONCELS normalement deux fois par an : en juillet pour les vacances au moment où les travaux viticoles sont moins exigeants, puis, après les vendanges, pour la chasse.

Le voyage vers ces lieux exotiques, situés à 30 km à vol d'oiseau, n'était pas une mince affaire, qui vaut la peine d'être connue de nos descendants de l'ère supersonique. Et pourtant déjà l'exploit n'était possible que depuis la réalisation encore récente du réseau ferroviaire local : oyez plutôt.

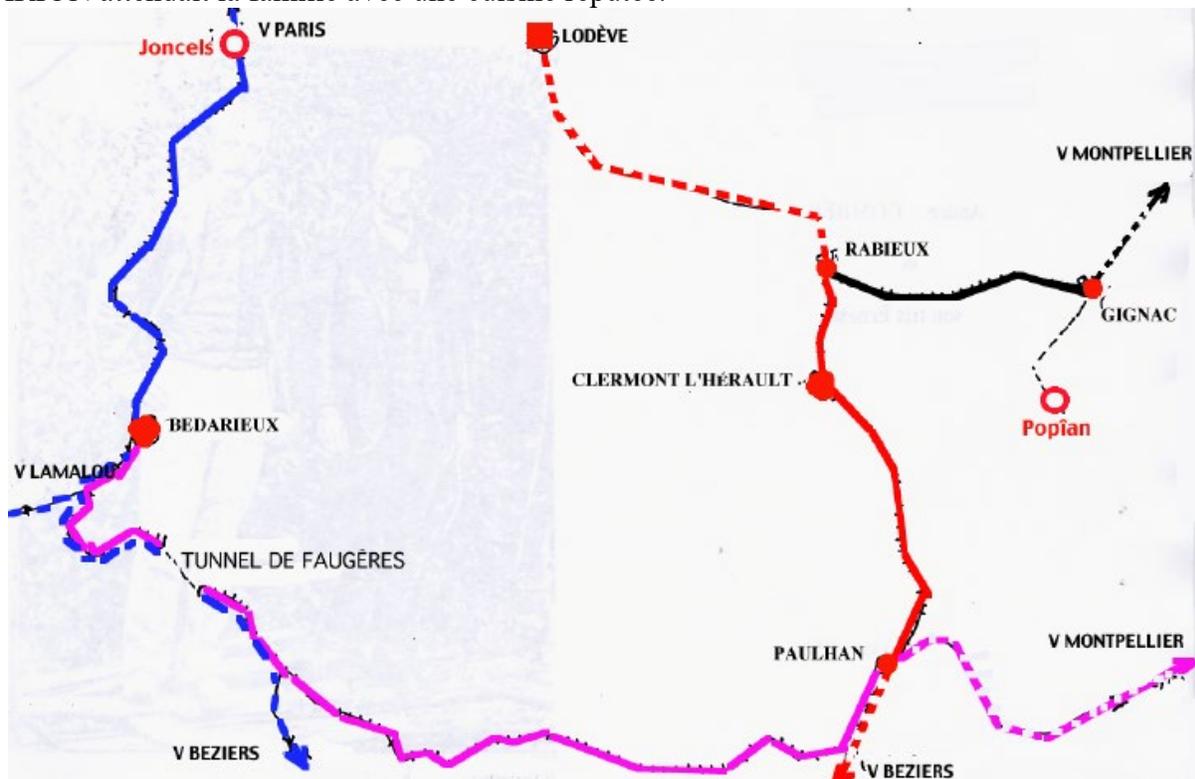
De bonne heure Ernest, Laurentine, Juliette (ajoutons y son mari Jean Arnaud à partir de 1908) et Emile, avec probablement pas mal de bagages, s'entassaient dans la « jardinière » à cheval, pilotée par le ramonet Célestin, qui les conduisait à la gare de GIGNAC (5km, 30 mn).

Là on embarquait dans le train d'« intérêt local » du réseau départemental de l'Hérault, en provenance de MONTPELLIER et à destination de LODEVE via l'embranchement de RABIEUX, à 10 km de GIGNAC, où l'on parvenait, arrêts compris, 20 minutes plus tard,

On y changeait de train, prenant le LODEVE-BEZIERS de la Compagnie du Midi, quelque chose de beaucoup plus considérable qui, en une demi-heure, vous emmenait à PAULHAN à 15 km. Le jeune Emile, après avoir bavé d'admiration devant les savantes manœuvres provoquées par le croisement ferroviaire de PAULHAN, changeait de train en faveur du MONTPELLIER-BEDARIEUX, frère du précédent, lequel mettait près d'une heure et demi pour avaler les 40 km à travers les collines et le tunnel de FAUGÈRES qui débouchait triomphalement sur la vallée de l'ORB et la gare de BEDARIEUX. Cette dernière était prestigieuse ! On y côtoyait les grands express PARIS-BEZIERS, les trains desservant la station de LAMALOU les Bains alors florissante et aussi des trains de marchandises avec de nombreux wagons foudres acheminant vers la capitale et le Centre les vins du Midi,

Bien sûr, on changeait de train : un simple omnibus vers JONCELS faisait l'affaire, mais, sur la même voie, bien au delà du tunnel de JONCELS, bien au delà de TOURNEMIRE gare desservant le VIALA DU PAS DE JAUX ancestral, bien au delà du fameux viaduc de GARABIT, on atteignait... PARIS. Emile COMBES n'y parviendra qu'à la fin de la guerre en 1918. Ernest, Laurentine, Juliette, jamais...

On arrivait à JONCELS dans l'après-midi. Même après la mort d'André COMBES en 1900, la fidèle MARION attendait la famille avec une cuisine réputée.





L' " Intérêt local " MONTPELLIER - GIGNAC - RABIEUX - LODÈVE



LE MONTPELLIER - PAULHAN - BÉDARIEUX de la Compagnie du Midi
frère du LODÈVE - PAULHAN - BÉZIERS

LES CHARMES DE JONCELS

C'est à ce point qu'à travers les récits de Juliette et d'Emile a pris forme dans mon univers enfantin le Mythe de la Montagne.

D'après les ethnologues, nombre de peuplades de culture traditionnelle ont imaginé des mythes d'origine selon le raisonnement suivant : Pourquoi telle chose est-elle ce qu'elle est ? « Auparavant elle était tout le contraire mais un héros est venu qui a tout changé »

L'opposition JONCELS -POPIAN était telle qu'elle aurait pu servir de support à un raisonnement de ce type ; notre héros fondateur, Ernest, ayant bouleversé l'univers des COMBES en venant se marier à POPIAN

A nos plats coteaux de vignes alignées s'opposaient les pentes abruptes recouvertes de châtaigniers, les vergers et les prairies des fonds verdoyants ; à notre rivière LAURELLE assez nauséabonde, les fraîches eaux du GRAVESON ou prospéraient truites et écrevisses.

La faune sauvage des lapins, lièvres, perdreaux et autres volatiles avaient depuis longtemps déserté le bas pays, pour se réfugier dans la montagne ou les paysans préféraient l'odeur du boeuf ou du mouton à celle du cheval de nos charrettes.

Ajoutons à cela le dépaysement humain : Juliette et Emile normalement confinés à leur village voire à leur canton de GIGNAC trouvaient à JONCELS une population probablement de mentalité assez différente, peut-être réservée au début, mais bienveillante avec l'habitude des années.

Cette vision paradisiaque, préfigurant notre actuelle « tarte à la crème » écologique, me parvenait à travers le prisme embellissant de la mémoire de ma tante et de mon père, nostalgiques de leurs vacances de jeunesse : la-bas, dans la montagne mystérieuse, au delà de la ligne bleue d'ou, nous les COMBES « nous sommes venus »

Je n'ai jamais eu vent de relations qu'auraient eu Ernest et Emile avec une quelconque parentèle issue des cinq autres filles CROS de DIO ou des LUGAGNE de VASPLONGUES



Ernest COMBES

Laurentine GAZAGNE

Vers 1887

CHAPITRE II

SAINT- SATURNIN

SAINT SATURNIN est un village de la rive droite de la Moyenne vallée de l' Hérault ,situé au pied de la falaise du CAUSSE du LARZAC ,qui revêt ici l'aspect d'une butte témoin, coiffée à 500 m par une couronne de calcaire dolomitique ruiforme appelée ROCHER DES VIERGES . Selon la légende ces dernières auraient été les deux sœurs de Saint Fulcrand évêque de LODÈVE vers l'an mil. Elles auraient fondé là haut un sanctuaire, dont les ruines existent bel et bien ... sous la forme de celles d'un château du XIe siècle .

Dans les années 1930 une monumentale *Santo Estello* , étoile emblème du félibrige , a été plaquée sur la falaise verticale , pour marquer ce haut lieu du rassemblement annuel de ceux qu'on n'appelait pas encore les « occitans » .

Je rappelle que le terroir de ST SATURNIN présente un sol caillouteux de piémont et un climat particulier , abrité du nord et bien exposé au midi , tous éléments propices à la culture de la vigne ; aux orages de grêle près ,malheureusement encouragés par la configuration topographique par ailleurs si favorable . Nos ancêtres en tiraient un excellent vin qui , de nos jours ,appellation contrôlée,jouit d'une flatteuse réputation.

GENEALOGIE

Le village est entré dans la mémoire familiale grâce à **Anaïs LAFFON** fille d'un joliment prénommé **André Jonquille** , lui même fils cadet d' une longue lignée « autochtone » de Louis LAFFON Pour ne pas faillir à la tradition , André Jonquille frère d'un Louis , prénomma Louis son fils aîné , frère d' Anaïs.

Cela je l'ai moi-même découvert dans les registres, car à la maison on n'en parlait pas. Personne n'avait connu Anaïs et pour cause ! Epouse d'Albin GAZAGNE de POPIAN , elle avait à l'âge de 36 ans mis au monde en 1864 ma grand mère paternelle Laurentine (Malo) puis un Jacques en 1865 avant de mourir en 1871 . Malo parlait peu de sa mère , à peine connue, ni de son frère mort en 1872 . Pourtant à sa mort en 1969 à l'âge de 105 ans nous avons trouvé un médaillon , qu'elle gardait pour elle et qui contient une photo d'Anaïs (reproduite ici dessous) tout ce qu'elle a connu de sa mère .

Malo a été élevée par la seconde épouse de son père puis ,après la mort de celle-ci , par sa tante Laurentine GAZAGNE dite « Tata Lau ».

Mais elle séjournait aussi chez son oncle Louis LAFFON qui avait à SAINT SATURNIN une fille **Laurencie** de son âge à laquelle elle fut très attachée .

Celle-ci , mariée à peu près au même moment que Malo , avec un CANET de LAGAMAS ,eut deux enfants : Marie Louise de l'âge de ma tante Juliette et Jules d'un an plus âgé que mon père Emile .



PARENTELE

Les liens de jeunesse de Malo et de sa cousine Laurencie, ainsi que la coïncidence d'âge de leurs enfants favorisèrent entre les deux familles des relations très étroites et chaleureuses en dépit des difficultés de liaison de l'époque entre deux villages distants d'une vingtaine de Km seulement (quelque deux heures de voiture à cheval). Après la guerre cela fut plus facile, lorsqu'en 1923 mon père acquit sa première auto, une torpédo 9 cv Peugeot « caca d'oie »... qu'en 1928 il vendit à son cousin Jules.

Jusqu'à mon départ de POPIAN pour MONTPELLIER j'ai eu un contact personnel avec SAINT SATURNIN.

Il y avait d'abord la « **cousine CANET** » aussi petite et ratatinée que Malo, sa cousine germaine. Le cousin, son époux, était un homme digne et majestueux, avec de magnifiques gauloises blanches, qui lui donnaient un faux air bismarckien. Il pratiquait la raideur du capitaine de réserve d'infanterie qu'il avait été, s'appuyant sur sa canne comme sur un sabre !

Il y avait ensuite **Jules** et sa famille qui habitaient une maison mitoyenne. Celui-là aussi était une figure, mais dans un autre genre. Bien que bachelier, chose très rare à l'époque (2 à 3% d'une classe d'âge) il était resté à SAINT SATURNIN pour exploiter les terres familiales des LAFFON, mais aussi, et peut être surtout, pour la chasse car, bien qu'habitant dans la plaine, il était tout près de la pente des CAUSSES, donc de la giboyeuse « montagne mythique ». C'était un passionné qui ne manqua jamais une ouverture de la chasse à JONCELS jusqu'à la guerre de 1914.

Il avait une trogne colorée et un sourire ironique derrière son éternelle bouffarde baveuse, grand et mince il avait épousé une énorme Gabrielle, dont le volume m'impressionnait fort. Leur fille aînée **Josette** avait mon âge: elle a épousé un GAZEL vigneron d'ARBORAS, autre village ancestral sur la route du CAUSSE; elle a une descendance. Leur fils, de l'âge de ma soeur, avait naturellement été baptisé **Hubert** ce qui a été déterminant sur son destin, puisqu'il a consacré sa vie de célibataire à sa passion cynégétique. Il a vécu chez sa sœur devenue veuve.

Après 1933 nos relations se sont distendues, mais Josette a représenté sa famille à mon mariage.

J'ai revu Gabrielle une dernière fois en 1975; nous fêtions à POPIAN le baptême de Danièle BIDEZ. Gabrielle est arrivée par surprise toute de noir vêtue, du deuil de Jules décédé l'année précédente. Mon père et ma mère la reçurent dans le couloir, le séjour étant rempli par la famille BIDEZ.

Après le départ de cette énorme silhouette funèbre, de mauvais augure, mon père fut fatigué et alla s'allonger un moment; quelques semaines plus tard il disparaissait à son tour.



Marie-Louise Juliette Jules Cousin CANET Ernest COMBES Jean ARNAUD v 1910

MARIE -LOUISE eut un destin plus original . Elle épousa un médecin militaire colonial nommé **ESPINASSE** . Cela lui valut de nombreux séjours outre-mer dont au moins deux en **INDOCHINE**, ce qui était entre les deux guerres mondiales fort agréable . On ne les voyait donc que rarement avec leurs deux filles **Jacqueline** , à peine plus âgée que moi et **Paule** de deux ans plus jeune ,et plus tard un fils pas très bien constitué . L'état de ce dernier incita la famille à ne pas suivre son chef le lieutenant-colonel dans son ultime séjour, cette fois en **GUYANE** à **ST LAURENT** du **MARONI** comme médecin chef du bagne . Il faut bien reconnaître que cela n avait pas le confort de l' **INDOCHINE**. La famille resta donc à **MONTPELLIER** dans une villa construite avenue du Professeur **Grasset**. ; quartier alors en formation, en direction de l'Hôpital dit suburbain puis **St Eloi**.

Cela coïncida avec mes deux premières années de lycée . Ma grand-mère **PY** , chez laquelle j'habitais, sympathisant avec **Marie- Louise** , m'y emmenait assez souvent le jeudi ou le dimanche .C' est ainsi que j'ai connu l'autre volet de la famille **CANET** . On atteignait ces lieux écartés par un antique tramway genre boîte d'allumette qui desservait l'Hôpital .

La maison valait le voyage : toutes les pièces étaient meublées et décorées d'objets coloniaux qui ,à mes yeux, rayonnaient d'un puissant prestige.

Peu avant la fin du séjour Guyanais , le jeune fils mourut , Le retour du cousin fut terrible Normalement son rire sarcastique faisait froid dans le dos. Son retour ,dans ces conditions dramatiques dont il semblait attribuer la responsabilité à sa pauvre femme , ne favorisa pas la poursuite de nos visites . D'ailleurs la compagnie des filles n'était plus... et pas encore, de mon âge .

Jacqueline , pharmacienne . a épousé un **FERRIER** qui l'a assistée dans ses officines d'**ANIANE** puis de **CELLENEUVE** . Elle a des jumeaux dont l'un , pharmacien , a épousé une **CAMBON**(**Roussel**) de **POPIAN** ; l'autre exploite la propriété **CANET** de **LAGAMAS** . Il guide les touristes l'été dans la grotte de **CLAMOUSE** . Il a établi la généalogie des **LAFFON** , me donnant ainsi un sérieux coup de main.



Marie-Louise et ses enfants en 1934

CHAPITRE VI

ST. MAURICE de NAVACELLES ST JEAN de FOS

Nous sommes ici chez les deux seuls de mes arrière- grand- parents que j'ai connus :

Diogène MARAVAL (1842 -1925) mort quand j'avais 3 ans

Marie ALBE (1852-1933) dont je me souviens très bien puisque j'avais 10 ans lorsqu'elle a disparu le 18 janvier, jour de son anniversaire (et de celui de ma soeur)

C' étaient les parents de ma grand-mère maternelle Albanie MARAVAL -PY

Paradoxalement c'est sur les deux villages qui les ont respectivement vus naître que nous avons le moins de souvenirs. Cela s' explique par leur départ dès leur mariage et parce que leur installation modeste à ST JEAN DE FOS , lors de leur retraite, ne permettait pas les réunions de famille .

Diogène MARAVAL est né à SAINT MAURICE de NAVACELLES en 1842

Son père **Charles MARAVAL** (1799-1889 ?) était né à LA BASTIDE DES FONTS, sur un balcon du LARZAC, qu' il avait quitté pour enseigner comme instituteur à CORNUS. Cela , nous le savions . Mes recherches généalogiques ont révélé que lors de sa mutation à ST MAURICE il était veuf avec une fille de quinze ans , morte peu après .

Fils d'une FABREGUETTE , il se remaria avec une FABREGUE . Lorsque nous passions à SAINT MAURICE nous allions visiter des cousins portant ce nom . Leur passionnante spécialité était la fabrication de boules de pétanque , tournées dans des racines de buis puis cloutées. J'en ramenaient chaque fois un « cochonnet » en cadeau . Les boules métalliques industrielles ont balayé tout cela . Il en est resté dans la famille de ma grand-mère une expression désignant une personne déformée par l'âge et les rhumatismes ,en la comparant avec la racine tarabiscotée du buis , précieux arbuste abondant sur LARZAC

L'instituteur mourut fort âgé (voir photo) et, comme nous le verrons , Diogène quitta définitivement son village natal .

Et pourtant le hasard fit que j'ai pu , très jeune, engranger quelques souvenirs enjolivés de ST MAURICE



Mes grand parents PY avaient à CLERMONT un couple ami, enseignants au collège ,les CATALAN. dont la femme était une BASTIDE de... St MAURICE. A plusieurs reprises nous sommes allés dans sa maison familiale, où des repas rassemblaient des chasseurs ,ou simplement des amateurs de gibier et d'écrevisses dans une ambiance de chaude et exubérante amitié. Et revoici le « mythe de la Montagne ». Mais ici sa puissance était amplifiée, car pour moi la perception était cette fois directe et non le fruit d'un récit.

Dès l'entrée du village on peut contempler un splendide menhir frappé d'un relief évoquant les héros du lieu tués pendant la guerre de 14-18. C'est l'oeuvre et le don du sculpteur DARDÉ, qui se fit une réputation régionale grâce aux monuments aux morts de CLERMONT et surtout de LODEVE. très controversé à l' époque . Il avait son atelier à St MAURICE

On ne manquait jamais le pèlerinage à NAVACELLES .Sur la route vers ce village, actuellement rattaché à St MAURICE de NAVACELLES . la halte inévitable au dolmen de la PRUNARÊDE , permettait à mes deux profs de me fasciner par l'exposé du rôle sacrificiel et funéraire des magnifiques cailloux de cette table dressée. Enfin on touchait au sublime en arrivant à la ferme de la BAUME AURIOL qui appartenait alors à des cousins des CATALAN et dont l'accès est aujourd'hui soumis à péage .De là on domine en effet le cirque de NAVACELLES dont la contemplation m'a toujours coupé le souffle (v PRÉ MÉMOIRES p 87).

Ma grand mère Albanie semble avoir ignoré (ce que j'ai découvert par mes recherches) que les quelques prairies entourant la « coquille d'huître » avaient dû appartenir au clan des JOURDAN d'où était issue Elizabeth l'une de ses quatre arrière-grand-mères . Nous provenons donc de ce site merveilleux qui mériterait de par sa forme , autant que DELPHES , le surnom de « nombril du monde ».

Nous montions en général sur le LARZAC par LODEVE et la côte de St PIERRE de la FAGE où je me souviens qu'un terrible orage nous surprit un lundi de Pâques 1932. ou 33. Parfois nous revenions en descendant la vallée de la VIS par MADIÈRES (source réputée d'écrevisses) et GANGES. J'y ai reçu , en longeant des grottes refuges ,un cours « catalanique » sur les Camisards.

On a vu dans les Prémémoires que les environs de St MAURICE recelaient des carrières d'engobe, argile très recherchée par les potiers de St JEAN de FOS , ce qui alimentait un trafic permanent entre les deux villages, Ces relations ont probablement incité Diogène à venir se marier à St JEAN en 1875. Auparavant. en 1870 , à 28 ans, il avait été mobilisé dans la guerre contre la PRUSSE.



Nous ne savions pas grand chose sur nos aïeux potiers , Ma grand-mère Albanie et sa soeur Joséphine se souvenaient, seulement d'avoir joué toutes petites avec l'argile et le tour de leur grand-père Joseph ALBE et d'en avoir récolté une mémorable paire de baffes , C'est tout ce qu' on m'en a rapporté : rien sur la grand-mère Marie JOULLIE. Comment se douter que derrière ce couple discret se dissimulait la plus copieuse tribu d'ancêtres que j ai récolté

Comme dès leur mariage les MARAVAL ont quitté St JEAN de FOS et qu'après leur retour en retraite Marie ALBE s'est réfugiée chez sa fille Albanie PY à MONTPELLIER à la mort de Diogène en 1925 nous n'avons pas eu de souvenirs ancrés à St JEAN de FOS, sinon qu'à la Toussaint nous allions fleurir la tombe d'une certaine cousine Marissou où mes deux arrière grand parents reposent.

Diogène MARAVAL , malgré son prénom hautement philosophique , ne paraît pas avoir retiré un grand bénéfice de l'enseignement paternel. Lors de la naissance de ma grand-mère Albanie en 1877 à ARBORAS ,village proche de St JEAN , il est qualifié de « brassier ». c'est à dire d'ouvrier agricole ne possédant que ses bras .

Cependant il « s'expatrie » dans le VAUCLUSE où ,à ALTHEN les PALUDS près de CARPENTRAS, il devient le régisseur du marquis de ROCHEGUDE (château de famille éponyme proche de BOLLÈNE devenu Hôtel de luxe. et hôtel particulier a AVIGNON) pour une ferme dite « La Fenouillède » . Celle-ci était l'une des nombreuses fermes isolées chargées d'exploiter tout un système de parcelles aménagées sur les anciens « paluds asséchés ». Abrisées du mistral au nord par des cyprès et du soleil au sud par des platanes elles sont typiques de la campagne avignonnaise . Tout autour régnaient les vignes, disparues depuis le début du XXe siècle.

Les deux filles MARAVAL Joséphine née en 1876 et Albanie en 1877 vont y passer toute leur jeunesse. Leur village était ALTHEN : elles y avaient leurs amis . Cinquante ans plus tard, Albanie s' y offrit un pèlerinage solitaire et revint tout émue d'avoir retrouvé en barbe et cheveux blancs un certain Philémon devenu l'époux d'une de ses amies.

Leur ville était MONTHEUX où prospérait depuis des décennies l'usine de feux d'artifices *Ruggieri* . Les filles y firent leurs études, pensionnaires dans un établissement religieux de cette petite ville. Le souvenir qui leur en était resté était plutôt détestable . Un peu plus loin CARPENTRAS était déjà l'univers urbain de nos MARAVAL, car il ne semble pas qu' on ait beaucoup fréquenté AVIGNON. J'ai souvent pensé à cela lorsque j'allais le samedi matin chercher à 20 minutes en voiture mes petites filles Christine puis Danièle en pension à CARPENTRAS .

Une fois par an cependant on entreprenait une véritable expédition en voiture à cheval à une vingtaine de kilomètres d' ALTHEN, en pèlerinage au sanctuaire de Saint GENS (Génies) du Desert situé dans une reculée entamant le plateau de VAUCLUSE, entre la fameuse Fontaine et le beau village de VENASQUE (origine du comtat Venaissin). Feu le saint ermite de ces lieux avait laissé la réputation flatteuse de guérir les coliques par l'intermédiaire d'une énorme pierre .Ma grand-mère racontait qu'elle avait obtenu un franc succès lorsqu'elle avait suggéré d'y faire allonger le cheval qui présentait quelques symptômes. A une époque qui ne connaissait ni la radio ni la télévision , on était bon public , au niveau des plaisanteries peu sophistiquées de « l'almanach de Pierre Larrivet », que vendait le colporteur desservant les fermes isolées.

Albanie, comme sa soeur , était un petit bout de femme dépassant de peu 1 m50 . Elles tenaient cela de leur père . Et certains de la famille , dont je suis , ont hérité de cette petite taille (mais cela peut venir aussi des GAZAGNE). Elle avait une vivacité et une énergie débordante. Elle semble avoir bien assimilé ses études, primaires bien sûr à cette époque. (c'est en 1881-82 que Jules FERRY a créé l'école publique laïque et obligatoire et l'enseignement secondaire pour les filles ; mais avant que cela se traduise dans les paluds d'ALTHEN...) .C'est elle qui rendait les comptes de la propriété au marquis ; puis elle travailla dans le bureau de poste de la gare de BARBENTANE , gros bourg au sud de la DURANCE d'AVIGNON très actif grâce aux expéditions de fruits et légumes,

Et puis , je ne sais comment , en 1897 sa soeur aînée alla épouser à CLERMONT L' HERAULT , cette capitale de la Moyenne vallée ancestrale , un comptable nommé BALP . On peut imaginer que c'est par cette « tête de pont » que l'année suivante Albanie vint elle même à 21 ans épouser un armurier , Alfred PY, mon futur grand-père , de 17 ans plus âgé qu' elle .

Quelques années plus tard , Diogène et Marie MARAVAL ,ayant dépassé respectivement la soixantaine et la cinquantaine, se retirèrent à St JEAN de FOS dans une petite maison du vieux village qui devait leur venir des ALBE. Ils allaient, bien sûr, souvent, à CLERMONT où vivaient leurs deux filles et leurs quatre petites filles. (allant prendre à GIGNAC l'intérêt local vers RABIEUX etc..)

Diogène mourut en 1925 à 83 ans . Marie, qui devait avoir de faibles ressources , se réfugia chez sa fille Albanie à MONTPELLIER , devenue veuve deux ans plus tard. C' est alors que je l'ai bien connue , elle venait en outre avec sa fille passer l'été à POPIAN , Elle mourût , comme je l'ai dit , quelques mois avant que je m' installe chez ma grand-mère pour mes études secondaires en 1933 .



Les filles MARAVAL à la pension de MONTHEUX vers 1885



L'armurerie de La Frégère , fondée en 1815, dans les années 1890

CLERMONT L'HÉRAULT

Avec CLERMONT Nous touchons à un domaine beaucoup plus favorable aux souvenirs

J'ai connu : mon grand père Alfred PY (1860 -1927) pendant 5 ans
 ma grand mère Albanie MARAVAL-PY (1877-1949) 27 ans
 ma mère Marcelle PY-COMBES (1899-1979) 57 ans

J'ai donc eu le temps de les écouter , et puis CLERMONT est un lieu de marché , le mercredi , où l'on se rendait , de temps en temps , de POPIAN.

. Ah ! j'allais oublier ; c'est là que je suis né , le 3 juillet 1922 et que j' ai vécu mes premiers quinze jours ; il est vrai que j'ai peu de souvenirs de cet événement capital.

GÉNÉALOGIE La mémoire de ma grand-mère et de ma mère ne remontait pas très haut ; on savait que l'armurerie avait été fondée en 1815 parce que c'était écrit dessus ,mais on ignorait tout de son fondateur Antoine PY héritier d'une lignée de menuisiers.

La génération suivante était mieux connue ; **Antoine a eu trois fils** :

Eugène PY (1824 - 1896) l'aîné , est notre ancêtre . Formé sur le tas par son père , il s'était confirmé armurier comme Compagnon du tour de France , son livret compilant ses voyages et stages successifs existe dans nos archives familiales . Il s'installa auprès de son père dans l'échoppe de la rue Frégère (qui doit son nom au froid glacial qu'y engouffre en hiver la Tramontane). Il nous a laissé quelques uns de ses outils dont un très curieux foret à archet ,avec une planche de travail en forme de petit violon. Son portrait, peint par un peintre local d'après la photo reproduite ici , orne un mur à POPIAN. Il épousa la Clermontaise **Catherine GINOUVÈS** (1833-1885) morte relativement jeune ; Eugène lui survivant 11 ans et finissant dans ce qu'on n'appelait pas encore « Alzheimer ».



Emile PY le second fils reprit le métier de menuisier de ses ancêtres PY . Il épousa une fille OLLIER du hameau des BORIES où habitaient ses grand- parents, nos ancêtres ESCUDIER . Le mariage , ne donna qu'un seul fils **Louis, PY**. Celui-ci , après avoir exercé un moment l'ancestrale profession de menuisier , s'engagea pour cinq ans dans l'administration militaire et servit à DIGNE , Il alla épouser à LAVERUNE (6 km SO de Montpellier) la fille d'un « cabaretier » . Il tint à son tour ce café dans la salle voûtée du rez-de -chaussée d' une maison sur la place du village, que son petit fils Pierre CARLES a très artistiquement restaurée . Il vécut veuf assez âgé , aveugle ,quand je l'ai connu chez sa fille Jeanne à CELLENEUVE

Cette **Jeanne PY** , fille unique comme ma mère, mais un peu plus âgée, entretenait des relations suivies avec sa seule cousine et il y avait de fréquents échanges entre LAVERUNE et CLERMONT , Après la guerre , en 1920 , elle épousa un instituteur , jeune veuf , ami d'enfance et directeur d'école à CELLENEUVE (Ou en 1993 une petite place ,récemment aménagée près de l'école , vient de recevoir son nom de Louis CARLES) .

Ils eurent un fils ; **Pierre CARLES** . Celui-ci, de 15 mois plus âgé que moi, me fut un modèle . Son père devenu directeur de l'école Auguste Comte sous le Peyrou de Montpellier , l'avait bien préparé et il fit d'excellentes études au Lycée , deux classes avant moi .Il avait une vocation militaire bien accrochée, comme beaucoup à cette époque . Ainsi que je l'ai raconté ailleurs, il joua un rôle important dans mon orientation , Les circonstances tragiques de 1940 ne lui permirent pas d'entrer à Saint CYR qu'il préparait et il s'engagea dans l' Armée de l'Armistice ,rejoignant bientôt. comme sergent, un régiment de tirailleurs Marocains à ORAN , ce qui lui valut de faire ,durement mais glorieusement ,campagne en ITALIE en 1943 et en FRANCE en 1944 ,

Nous suivrons dans les MILIMEMOIRES sa carrière parallèle à la mienne. Il a épousé au cours d'un séjour au MAROC , Lucienne BALDI plus connue sous le nom de « Carlette ».

Ils ont trois enfants :

Marie Luce jeune veuve d'un **ROUX**, prématurément décédé, plongeur sous-marin dans les chantiers pétroliers et fils d'un valeureux général ancien officier de la Légion. Elle est dentiste à PIGNAN et habite à LAVERUNE . Elle a deux filles **Céline** (1973) **Virginie** (1975) et un garçon **Nicolas** (1981), d'âges très voisins de ceux de nos petits enfants BIDET ,

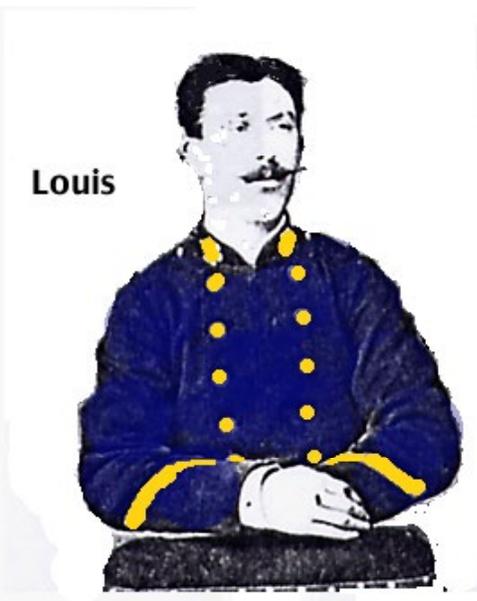
Jean-Loup steward à Air France époux d'une hôtesse de l'air .Ils habitent a HYÈRES et ont deux enfants **Caroline** (1972) et **Julie** (1975)

Gilles peut être sous influence atavique , a débuté comme ébéniste restaurateur d'antiquités puis marié à VILLARS de LANS , a travaillé dans le bois avec son beau-père, avant de fabriquer des composants chez THOMSON a GRENOBLE . Ils ont trois enfants : **Julien** (1973) **Manon** 1976) et **Elise** (1971)



Emile

PY



Louis



Louis CARLES



Jeanne PY-CARLES

en 1920



Pierre CARLES en 1931

Odilon PY le troisième se maria à MONTPELLIER

Il eut un fils Charles PY fonctionnaire à MONTPELLIER, et une fille Emilie,

De **Charles PY** je n'ai souvenir que de sa veuve dite " la cousine Charles " qu'on allait visiter au Plan Cabanes pour les grandes occasions et dont je tiens la moitié d'une belle édition de Molière cadeau de première communion. Il n'y a pas eu de descendance.

Sa soeur **Emilie, PY** dite Mimille fut beaucoup plus pittoresque . Elle avait été très jolie , c'était bien fini lorsque je l'ai connue octogénaire .

Mariée à un certain **HONORÉ** de Montpellier, elle avait eu un fils avec lequel ma famille n'a eu de contact que fort tard . Il était alors fonctionnaire en retraite et célibataire ; il est mort très âgé après avoir passé quelques années dans un véhicule d'infirme.

Entre temps la belle Emilie s'était envolée avec un violoncelliste nommé FLOUCH qu' elle finit par épouser. Ils eurent deux enfants :

Georges FLOUCH. l'aîné était beau comme sa mère et doué de tous les talents. Brillant ingénieur chimiste , il accompagnait son père au violon,

Frédéric FLOUCH d'allure pachydermique , présentait une figure porcine , louchait, postillonnait , parlait en déclamant pour conjurer une éloquence difficile . Dans le trio à corde familial son père lui avait confié... la contrebasse.

Georges faisait paraît-il rêver nos cousines BALP . Frédéric rêvait peut-être de ces cousines, qui se moquaient.

La guerre de 14-18 tua Georges et épargna Frédéric . Le père déclara qu'il avait perdu un génie et gardé un imbécile. Et, pour entériner ce jugement, il se retira dans une petite campagne , alors à l'écart de Montpellier . Elle s'appelle encore en 1990 « Modeste asile » sur la route de Toulouse à 300 m au delà du rond point de la Croix d'argent . Il y confia à Fred un cheval et quatre hectares de vigne en le maintenant hors du monde . Fort heureusement le père FLOUCH mourût peu après et Mimille ne tarda pas à le suivre . Fred , livré à lui même , fut pris en main par une énergique souris, Henriette GERVAIS , trois fois plus menue que lui et dont les parents avaient été propriétaires de l'actuel Hôtel des Princes en face la gare . Elle lui fit vendre cheval et vignes pour acheter une étude d'huissier de justice où son physique et son mépris des nuances firent merveille . Sur sa lancée il milita dans l'extrémisme de droite , représenté alors par l' "Action française". Malheureusement il se laissa entraîner un peu trop loin pendant l'occupation allemande, ce qui lui valut en 1944 quelques brutalités , plusieurs semaines de prison et la confiscation de son étude . Son Henriette , redoublant d'énergie , lui fit quitter Montpellier et monter un cabinet de recouvrement de créances à Lyon. Les qualités susdites firent a nouveau merveille jusqu'à sa mort.

. Avec lui s' est éteinte la branche Odilon PY.

Ces trois frères PY ont eu un cousin , probablement germain , personnalité marquante , **César PY** auquel j'ai consacré un article dans les MILIMEMOIRES en raison de sa glorieuse carrière militaire. Ses descendants se perpétuent de nos jours a ANIANE sous le nom de FRERE.



La belle "Mimille"



Fred artilleur en 14-18



**Le père FLOUCH et Georges
en mai 1912**

Et j'en reviens à notre branche celle **d'Eugène PY** .

L'aînée des enfants était **Antoinette** qui épousa un **Alfred NICOLAS** , du VIGAN . Ancien combattant de 1870 contre les Prussiens , celui-ci travaillait à MARSEILLE dans une fonderie qui faisait dans le bronze artistique . Il mit en place le lustre monumental du théâtre de Montpellier en 1889 . Plus modestement on trouvait chez lui de nombreux bronzes obtenus par moulage de reliefs ou d'animaux , il en existe à POPIAN.

Les NICOLAS ont eu un fils unique **Maurice** dont la carrière a été mouvementée . Pionnier de l'aviation naissante avant 1914 (et accidenté de ce fait) , il passa une partie de sa vie au CAMBODGE, comme bâtisseur ,notamment du palais royal de Sisovat Moniphong ,d'où il ramena une appréciable fortune. Marié deux fois , il a pris sa retraite à MARSEILLE où il est mort sans descendance. Je n'ai jamais vu cet intéressant cousin , car pour une mystérieuse raison enfouie dans les secrets de famille , nous étions « fâchés » . Comme il vivait le plus souvent à PHNOM PENH ce n'était pas gênant. Cela chagrinait sa mère, qui aimait beaucoup son frère Alfred, qu ' elle ne revit pas avant la mort de celui-ci en 1927. On se réconcilia à cette occasion , ce qui prouve qu'on aurait pu le faire plus tôt !

Avant la fâcherie les NICOLAS gardaient chaque année à MARSEILLE leur nièce Marcelle ma mère pendant les vacances d'été , ce qui lui créa d'ineffaçables souvenirs . Après la réconciliation ma grand-mère et moi fûmes invités pareillement trois ans de 1928 à 1930 et, à mon tour, mes jeunes années furent fascinées par la grande ville portuaire, bruyante, aux odeurs fortes ,autre chose que la place de POPIAN . L'oncle et la tante habitaient une petite villa fort agréable surplombant une falaise à La MADRAGUE-MONTREDON . La vue qu'on y avait était merveilleuse : en face, le Château d'IF , à droite , les ports et la Corniche avec Notre Dame de la Garde ; à gauche » au loin l' îlot et le phare de PLANIER qui joua un grand rôle dans ma mythologie exotique . Entre ces points , défilait devant le Château d'IF un trafic intense de paquebots et de cargos dont l'oncle NICOLAS m'apprenait l'appartenance et la destination grâce à la couleur des cheminées, le noir des Messageries Maritimes ayant ma préférence depuis la visite que nous fîmes du paquebot alors tout neuf "Champollion" desservant l'Egypte . De quoi nourrir les rêves d'un enfant de 6 à 8 ans ... presque autant que le prestigieux tramway n° 19 desservant la MADRAGUE.

Vingt-huit ans plus tard , en garnison à MARSEILLE j'ai recherché la maisonnette. Elle avait été rasée avec les deux autres semblables. Je suppose que , depuis, un building a dû les remplacer.

Antoinette mourût en 1931 ou 32. **Maurice** était rentré du CAMBODGE et s'était installé dans une magnifique propriété à OLLIOULES où il recueillit son père. En 1935 , étant de passage vers la Côte d'Azur, nous invitâmes ce dernier à déjeuner à SANARY . Il avait largement dépassé les 80 ans et avait une bonne tête de vieillard, ruisselant de larmes lorsqu'il fallut nous séparer, à jamais...

Je mentionne ici, seulement pour mémoire , le frère cadet d'Antoinette , **Alfred PY** (1860-1927), mon grand père , qui est évidemment au centre de ce chapitre . Il épousa en 1898 Albanie MARAVAL (1877-1949). Ils ont eu une fille, **Marcelle**, ma mère (1899-1979) puis une petite Catherine morte âgée de quelques semaines.

Mais avant de m'étendre sur les souvenirs de leur vie à Clermont il me paraît possible et intéressant de brosser un panorama de leur **environnement social**.



Alfred NICOLAS



Antoinette PY - NICOLAS



Maurice NICOLAS

Et tout d'abord leur parentèle qui comportait deux clans :

Le Premier clan , le plus proche , était d'origine non clermontaise . C'était la famille de **Joséphine MARAVAL** soeur aînée d'un an d'Albanie, surnommée "Paillette" je ne sais pourquoi. Comme on l'a vu c'est elle qui était venue la première à Clermont , pour épouser un comptable **François BALP** dont elle eut trois filles.

L'aînée **Antoinette**, devenue une maîtresse femme , après beaucoup d'ambition finit par épouser à TOULOUSE un brave épicier nommé RIVES et passa sa vie dans sa boutique près de la cathédrale . Ils eurent une fille . **Charlotte** , dite Lolotte , qui , restée célibataire , devint chef de service à la préfecture, presque mitoyenne de l'épicerie paternelle .Je ne les ai entrevues qu' une dizaine de fois dans ma vie.

La seconde, **Simone**, avait l'âge de Marcelle , ma mère . On la disait « brave » pour ne pas dire « courge » , mais au vrai elle n'était pas si « brave » que ça,n'étant pas dépourvue d'un certain talent pour semer la zizanie ! Elle épousa sur le tard à Montpellier un veuf nommé ROUCOU.

Nous en reparlerons car elle a fait partie de notre environnement proche . Il en sera de même de la troisième , **Paulette** dite Popo, de quinze ans plus jeune , devenue épouse **MENASSIER** encore en vie en 2003 ; mère de trois enfants **France** , **Guy** et **Jackie** et grand-mère de six petits enfants,



Marie-Antoinette Simone Popo Joséphine vers 1920

Le deuxième clan était Clermontais, mais plus hétérogène et de parenté plus éloignée.

La quasi totalité des ancêtres d'Alfred PY étant Clermontais , des cousinages subsistaient tant du côté PY que du côté GINOUVES ,

Les plus proches des premiers (PY) , avaient comme on l'a vu , quitté Clermont pour Marseille, Montpellier ou Laverune. Il en avait été de même de la famille CAUSSE dont le descendant à l'époque était un **Joseph CAUSSE** , alors avoué à LODEVE , et nous verrons que cette localisation joua un rôle déterminant dans notre destinée familiale. Joseph épousa Jeanne CORATINI et en eut deux filles Jeanne et Jacqueline. LODEVE et CLERMONT étant reliés par une voie ferrée d'une vingtaine de km , les relations , d'Alfred et de Joseph étaient assez fréquentes.

Joseph était un curieux homme, fort laid , franc-maçon au coeur pur et violemment sectaire en cette période anticléricale du début du XXe siècle. Mes souvenirs datent de la fin de sa vie. Vers 1930 il abandonna son étude d'avoué pour prendre le poste de Juge de Paix à GIGNAC . Ce qui facilita nos relations

La fin de son séjour à LODEVE avait été marquée par un drame . L'aînée de ses deux filles, Jeanne, très brillante élève , avait voulu faire sa première communion alors que l'athéisme militant de son père l'avait écartée du baptême. L'honnête Joseph , avait fini par y consentir après la tempête « sub-crânienne » que l'on peut imaginer (on ne plaisantait pas ,alors, avec ces choses là) . Quelques années plus tard Jeanne fut emportée en quelques jours par une « phtisie galopante » ,

Juge de paix a GIGNAC , Joseph venait souvent voir mes parents a POPIAN , avec d'autant plus de facilité qu'il couvrait à pied par mesure d'hygiène , les dix km aller-retour. Dès son arrivée il s'arrêtait à la fontaine pour y boire le seul liquide convenable pour sa sagesse. Un jour nous le vîmes arriver plus jaune que d'habitude , et il confia à mon père ses scrupules sur un jugement banal qu'il venait de prononcer. Le lendemain nous apprenions que de retour chez lui il s'était allongé sur son lit et s'était tiré une cartouche de chasse dans la bouche dispersant sa cervelle dans toute la chambre.

Quelques années plus tard sa femme , Jeanne CORATINI, se remaria avec un riche vieux garçon de CLERMONT , Joseph REY et lui survécut jusqu'à un âge avancé.

Sa seconde fille **Jacqueline** , très brillante elle aussi fit ses études de pharmacie à MONTPELLIER. Employée dans un sanatorium, elle se fiança avec un garçon qui s'y trouvait en traitement mais qui décéda quelques mois plus tard . Elle récidiva un peu plus tard et épousa un docteur **LEFEVRE** qui avait perdu un poulmon dans les mêmes conditions . Fort heureusement il a réchappé au mal et jouit d'une paisible retraite à ARCACHON après une carrière médicale à BRIVE. Ils ont eu trois enfants brillants..

L'histoire de cette famille illustre combien fut obsédante a cette époque la menace de la tuberculose En comparaison le SIDA actuel apparaît encore superficiel et médiatique . Chaque année revenait la terrifiante campagne de vente du « timbre antituberculeux » , à laquelle tout le monde souscrivait quasi rituellement et qui servait à financer la construction des nombreux sanatoriums où , à l'air pur des montagnes ,on espérait sauver les malades modérément atteints .Ce n'est qu'avec l'apparition d'abord du vaccin BCG ,vers 1930 , puis des antibiotiques , vers 1950 , que ce fléau a disparu et que les sanatoriums se sont vidés. Mais en 1993 on parle de son retour , lié aux migrations africaines !



Joseph CAUSSE
collégien



Jacqueline et Jeanne

Du côté PY , et dans la mouvance de CLERMONT, se trouvait un cousin haut en couleur :**Alfred MARTIN** dit « le Blanquet » dans le pays , mais pour nous « *Lo cosi de las Borias* » ou « Alfred des BORIES » car il vivait dans ce hameau sur la route de LODEVE d'où venait Madeleine ESCUDIER grand-mère paternelle d'Alfred PY . Je l'ai bien connu . Il ressemblait physiquement beaucoup à mon grand père son homonyme, qui était son aîné: mais alors que ce dernier était très soigné de sa personne , lui était resté un paysan médiéval bon teint, Cela n'entravait aucunement l'affection qu'ils se portaient , Alfred descendait des BORIES tous les mercredis pour le marché aux bestiaux de CLERMONT , Alfred y montait de CLERMONT pour aller chasser avec son cousin dans les vastes étendues de garrigue entourant le hameau : l'un avait l'espace et le gibier . l'autre les armes et les munitions , Sa première femme l'ayant abandonné pour s'enfuir avec un prêtre défroqué , il épousa sa belle soeur **Emma**, elle même abandonnée avec un fils, **Fortuné** REVERBEL, qu'il considéra comme le sien.

Le hameau des BORIES , à 3 km au NO de CLERMONT , sur l'actuelle route du Lac du SALAGOU, se situait dans le temps et l'espace dans un autre monde que notre plaine viticole de la moyenne vallée de l'Hérault qui s'étend au SE de la ville. Il se niche à une altitude de 200 m dans un col entre la planèze de GERMANE dernier contrefort de l'ESCANDORGUE et les hauteurs dolomitiques de MOUREZE. Il en résulte un paysage varié et tourmenté qui, déjà, fait partie de la « Montagne », dont il avait alors le mode de vie , C'est ainsi qu'aux portes d'une petite ville contemporaine m'a été offert le spectacle d'une vie quasi « Odysséenne » avec ses troupeaux de moutons dévastant la garrigue . la fabrication artisanale des fromages , le four à pain , l'environnement giboyeux , la porcherie , sans oublier les traditions préhistoriques du foyer entretenu en permanence à partir de la bûche de Noël.

Alfred était devenu anticlérical depuis sa mésaventure conjugale ; mais il avait toujours un chapelet dans sa poche. Sa seconde femme Emma originaire de l'Aveyron était de plain pied avec cette vie du temps d'Homère. C'était elle qui s'occupait des fromages , des volailles et des cochonnailles.

Quand mes grand- parents se retirèrent à MONTPELLIER . Alfred des Bories prit l'habitude de venir les voir deux fois par an à l'occasion de la « Foire aux ânes » les lundis suivant respectivement la Toussaint et le dimanche après Pâques . L'habitude se maintint après la mort de mon grand-père en 1927 . Alfred , vêtu de sa blouse bleue de « toucheur de bœufs » et de son large chapeau noir, venait en curieux à la foire qui se tenait le long des Arceaux . Il déjeunait à la maison et apportait des produits de sa ferme.

Pendant les vacances à POPIAN nous allions trois ou quatre fois par an aux BORIES . Nous y étions toujours chaleureusement accueillis. Avec ma soeur nous allions courir dans les rochers et les pins . Une fois nous sommes allés y passer une journée entière de mai ou juin avec Pierre CARLES , qui était doublement du pays, descendant comme nous des ESCUDIER mais aussi des OLLIER par son arrière grand-mère . Je me souviens des courses à travers ce paysage dolomitique, western en miniature. Le soir nous ne pouvions jamais repartir pour POPIAN avant que la « troupe bannelle » (cornue) n'ait été rentrée dans la bergerie et que la traite soit commencée . Et avec notre provision de souvenirs nous emportions force fromages de brebis appelés « pélaouès »aux divers stades d'élaboration depuis le caillé jusqu'au sec et dur mariné dans l'eau de vie et poivré ...un délice!

Nous avions dans la famille un regard amusé , sans la moindre causticité, pour les manières anachroniques de notre cher « cosi ». Mais. c'est pendant les dures restrictions alimentaires de l'occupation allemandes de 40 a 44 , que nous avons pu apprécier , par delà la bonté naturelle d'Alfred , le charme des lois antiques de l'hospitalité paysanne . Je me remémore avec une émotion particulière un repas avec maintes cochonnailles, qui fut un aperçu du paradis pour les estomacs montpelliérains habitués aux topinambours et rutabagas sans matière grasse . En 1941 Alfred nous offrit un jeune agneau nommé Socrate, que je véhiculai dans une corbeille sur le porte- bagage de mon vélo . Après quelques mois de pâture dans les haies de POPIAN , ce touchant mais stupide animal fut dévoré en compagnie de Pierre CARLES(partant pour ORAN) et de deux copains de Lycée : Bernard COUSIN et Robert AGUILHON.

Je devais bien au "Blanquet", mort dans les années 1950 , ces quelques lignes de souvenirs. Fortuné, le beau-fils a pris tout naturellement la suite . Mais, avec lui et la révolution des techniques ,tout a basculé en dix ans du VIIIe siècle avant JC au XXe siècle après .Le piquant est que cette mutation a coïncidé avec la mode écologique, qui a amené dans l'Ardèche et au Larzac tant d'idéologiques éleveurs de caprins et d'ovins...

Après la parentèle : les amis et les relations

Il apparaît qu'ils étaient relativement peu nombreux à être communs à toute la famille ; et cela pour des raisons pratiques mais aussi sociologiques.

Albanie MARAVAL, ma grand-mère, n'étant pas de Clermont n'avait pas d'amie d'enfance. Cependant elle avait sur place sa soeur Joséphine mariée au Clermontois BALP, On sait qu'elles avaient toujours vécu ensemble. Comme Joséphine possédait un tempérament assez oisif, elle passait une bonne partie de son temps auprès de l'active Albanie, qui n'avait ainsi pas à sortir pour connaître tous les potins de la petite ville. Car Albanie manquait de temps pour flâner, tenant le magasin avec maestria, faisant face du lundi matin au samedi soir. Elle n'avait donc ni le besoin ni le temps de se chercher des amies personnelles.

Alfred était au contraire très introduit dans tous les milieux Clermontois. Enfant du pays, célibataire jusqu'à 38 ans, il avait pu fréquenter la plupart des concitoyens de sa génération. Sa position de commerçant aisé, au milieu de la rue principale de la ville, le mettait dans la familiarité de ses collègues et il devint vice-président du cercle local, qui siégeait près du théâtre. Enfin et surtout ses qualités de grand chasseur et de fournisseur, technicien des armes et articles de pêche en faisait le compagnon et commensal d'une partie du « gratin » Clermontois., c'est à dire les patrons du textile,

Depuis COLBERT et surtout depuis le cardinal de FLEUR Y jusqu'à la première guerre mondiale, les fabriques de drap de LODEVE et de CLERMONT de LODÈVE (comme on disait avant la Révolution) avaient fait fortune en habillant les armées françaises, ce qui avait établi de belles dynasties de MAISTRE, BRUGUIÈRE, DELPONT, VERNY, PEYRE-ROUQUET... Ces gens fort huppés habitaient de splendides demeures. Ils jetaient leurs derniers feux avec les premières automobiles du début du XXe siècle et parfois défrayaient la chronique par quelques éclats.

Ils faisaient bien car, après 1918 sous la pression de la concurrence, les usines fermèrent, les unes après les autres. Plusieurs tentatives de reconversion échouèrent aussi bien à CLERMONT qu'à LODEVE. On voit encore dans ces deux villes de grandes bâtisses abandonnées, assez sinistres. Seule l'annexe clermontaise de VILLENEUVETTE a conservé dans son abandon une certaine nostalgie, esthétique par la grâce du site où s'est nichée cette micro cite industrielle colbertienne, aujourd'hui vouée à l'artisanat et aux antiquités touristiques (Vaut la visite).

J'ai dit qu'Alfred avait été le commensal de ces « aristocrates » chasseurs et pêcheurs, Il y avait cependant quelques limites. Les agapes cynégétiques se tenaient entre hommes, dans les environs et de plus en plus loin dès l'apparition des automobiles ; on allait chasser sur le Causse du LARZAC, pêcher les écrevisses à MADIÈRES près de NAVACELLES. Parfois, rarement, on appréciait la cuisine d'Albanie qui mettait un point d'honneur à réaliser les idées gastronomiques d'Alfred.

Mais jamais on n'y vit les dames de ces messieurs. Il y avait certes une différence d'âge, et même de génération puisque Albanie avait 17 ans de moins que son époux. Il y avait aussi le travail qui laissait peu de loisir. Mais surtout la distance sociologique était probablement infranchissable, On se visitait une ou deux fois par an en grande tenue mais c'était tout. Au mariage de ma mère le riche notaire PEYRE époux d'une ROUQUET, ami très cher d'Alfred et témoin du mariage, assista seul au repas. Avec leur drap ces grandes familles ont à peu près disparu de Clermont, éteintes par un malthusianisme fin de race ou dispersées dans le vaste monde, qui n'est plus le microcosme du "Tioulat paternel" (le toit de tuiles) chanté par le poète félibre local PEYROTTE (potier issu de St Jean de Fos)

Parmi les amis commerçants de la rue Nationale je ne citerai que la famille **RAMBAL**, qui tenait une librairie-papeterie-imprimerie. Les membres en étaient expansifs, du genre rigolard prenant la vie du bon côté. Le frère aîné, contemporain d'Alfred, resta à Clermont avec ses fils, qui se répartirent magasin et imprimerie. Cette dernière, sous un autre nom, existe toujours et réalise des ouvrages d'histoire régionale. Le frère cadet, Joseph, devenu médecin avait opté pour une existence plus aventureuse sur laquelle je reviendrai, car elle interfère avec mes propres souvenirs de jeunesse. Il suffit pour l'instant de dire qu'il s'installa à MARSEILLE et qu'il eut, notamment, une fille prénommée Marcelle, homonyme du même âge que ma mère. Elles furent très amies une bonne partie de leur vie et, quelques mois avant la disparition de leurs maris respectifs, les deux ménages passèrent ensemble une semaine à POPIAN après des années de séparation.

Nous reviendrons sur cette famille qui tint une place marquante dans ma mythologie.

Pour en terminer avec les proches amis je rappellerai ici les CATALAN, dont il a été question dans le chapitre sur SAINT MAURICE de NAVACELLES. Lui , Jules , sétois , vaguement sosie de son concitoyen Paul VALERY , enseignait l'espagnol et le latin au collège , elle , Antoinette BASTIDE était institutrice dans le même établissement. Ils étaient à peu près de l'âge de ma grand-mère et étrangers au pays où ils passèrent toute leur carrière . Il n'y avait donc pas de fossé sociologique entre eux . Comme Jules était un fidèle compagnon de chasse d'Alfred, c'étaient les amis les plus proches de la famille. Ils le sont toujours restés : même pendant la guerre de 14-18 . Le cher professeur avait été réforme et écarté de la tuerie en raison de rhumatismes déformants des doigts . Handicap bien réel au demeurant et qui témoignait d'une forte imprégnation d'acide urique , fille des centaines de perdreaux , lièvres et cols-verts ingurgités durant des années par ce Nemrod . Ce qui faisait jaser , et même plus , les familles qui avaient l'un des leurs au front , c'est que cette bienheureuse déformation qui empêchait le doigt d'appuyer sur la détente des fusils guerriers , ne manifestait pas la même inhibition sur celle des fusils de chasse !

Les patriotes clermontais aiguisaient d'ailleurs pareillement leur indignation sur un BRUGUIERE (à moins que ce ne soit un DELPONT) qui avait réussi à se faire affecter... à la direction de son usine de drap qui travaillait évidemment pour la défense. Cette usine, que l'on peut apercevoir sur les bords de la LERGUE en amont du pont de la RN 9 s'appelait "La Planque" (ça ne s'invente pas).

Les CATALAN avaient un fils unique Henri. Très bon élève au collège , sous la dure férule paternelle ; il explosa pendant ses études de médecine à MONTPELLIER où il était hébergé par sa tante maternelle , institutrice libre en retraite, dans une des maisons fort confortables détruites dans les années 80 pour faire place au fameux « Corum ». Henri fit tant et si bien , la fête, qu'après maintes péripéties et un enfant naturel , il dû , avant de terminer d'interminables études , aller satisfaire à ses obligations militaires .Comme il n'aimait que les chevaux ,il réussit à participer , comme médecin auxiliaire. à la dernière année de la guerre de pacification au MAROC au sein d'un régiment de spahis dans le djebel SAGHO . Assagi à son retour il termina enfin sa médecine et s'installa à LUNEL VIEL à la porte de la CAMARGUE où il pu satisfaire ses goûts pour la cavalerie. Le destin voulut que son ménage fut stérile, alors qu'il avait quelque part un fils officiellement inconnu



De son côté ma mère avait évidemment ses amies à CLERMONT ; mariées à l'extérieur , elle les a presque toutes perdues de vue, à l'exception, outre la marseillaise Marcelle RAMBAL ,d'une Hélène VERNES très jolie femme et forte personnalité ,décédée vers 90 ans à PERPIGNAN, où elle allait de temps en temps importuner ma soeur . Epouse d'un mari enrichi dans la reconstruction d'après la guerre de 14-18 elle avait écrasé de son dynamisme aussi bien ce vieil époux que sa fille , qui était loin d'avoir son éclat .

Ayant brossé le cadre Clermontois il faut enfin en venir à **la vie de la famille PY**

D'Alfred PY avant son mariage , c'est a dire de 1860 a 1898 , je ne sais que peu de chose. Cela fait pourtant 38 ans de vie de garçon .



Antoinette PY



et son frere Alfred vers 1870



Alfred PY vers 1883

Il avait fait ses études au Collège des Frères à BEZIERS et y avait acquis une certaine maîtrise du dessin et une belle calligraphie . Ce devait être une spécialité de cet établissement car on retrouve les mêmes talents chez mon arrière grand-père Albin GAZAGNE de POPIAN qui l'avait fréquenté une génération plus tôt . Par la suite Alfred , probablement degrossi dans l'atelier d'armurerie paternel alla apprendre son métier chez un fabricant de SAINT ETIENNE ce qui fut sûrement moins aventureux que le Tour de France du compagnon Eugène PY . Le père et le fils travaillèrent ensemble dans le petit magasin qu'ils possédaient dans leur maison de la rue Fregère et , après la mort de Catherine GINOUVES à 51 ans , les deux hommes vécurent seuls pendant neuf ans , jusqu'à la mort d'Eugène précédée par une pénible période de sénilité (aujourd'hui d'Alzheimer) .

Ce n'est que quatre ans plus tard, en 1898, qu'**Alfred**, âgé de 38 ans épousa la jeune **Albanie MARAVAL** de 21 ans, venue probablement à CLERMONT chez sa soeur Joséphine BALP mariée l'année précédente. Un an plus tard le 21 mars 1899 vint au monde ma mère, **Marcelle**, puis deux ans plus tard, une petite **Catherine**, qui ne survécut que quelques jours à la suite d'une pneumonie, alors insoignable. Le choc fut rude. Marcelle, fille unique d'un père déjà âgé, fut particulièrement choyée.

Mais le dynamisme d'Albanie reprit le dessus. Elle remua et dépoussiéra le commerce et bientôt l'armurerie de la Frégère ne lui suffit plus. Une maison au milieu de la rue Nationale (la principale rue commerçante de CLERMONT depuis le milieu du XIXe) était à vendre ainsi qu'un vaste entrepôt derrière l'immeuble. L'acquisition permettrait de développer une deuxième activité commerciale, en l'occurrence une vaste quincaillerie, prolongée dans l'entrepôt par un stock de métaux de construction. Il fallait évidemment un crédit, plus difficile qu'actuellement à obtenir des banques, et c'est par l'intermédiaire du notaire ami PEYRE, que l'on chercha un commanditaire. Ce fut un CAUVY, fabricant connu de biscuits à BEDARIEUX. On s'engagea donc dans l'achat des immeubles. Au dernier moment le CAUVY se retira. Ce fut alors maître PEYRE qui prit lui-même le relais avec ses propres deniers et ceux de son épouse, riche héritière d'industriels drapiers. La famille leur voua une reconnaissance indéfectible.

Le choix de Me PEYRE s'avéra bon : Alfred à l'armurerie et à la comptabilité. Albanie à la vente firent merveille dans la décennie qui précéda la guerre de 14-18. Les dettes furent rapidement réglées et Alfred créa une succursale chasse - pêche à PEZENAS sur la Place du marché « au 3-6 » (l'eau de vie) où quelques décennies plus tôt avait été guillotiné le bandit de grands chemins POMMARÈDE. PEZENAS était relié à CLERMONT par un train direct : Alfred s'y rendait une fois par semaine et y avait une gérante, l'énorme madame COULON, dont je me souviens nettement. Alfred, qui se chargeait aussi des approvisionnements allait fréquemment à MONTPELLIER chez BAURES, quincaillier en gros et traitait pour l'armurerie avec les voyageurs des fabricants qu'il avait connus à SAINT ETIENNE. En l'absence d'automobiles la population locale ne s'évadait pas, et CLERMONT, encore prospère grâce à ses manufactures de drap, était un marché important, qui subvenait aux besoins urbains et ruraux non seulement de son canton mais aussi de ceux de GIGNAC et ANIANE.

Donc, en 1914, Alfred à 54 ans est à la tête d'un commerce florissant, porté par sa dynamique Albanie en pleine forme (37 ans). Il adore sa fille Marcelle. Il a d'excellents amis et mène une vie agréable de chasse, de pêche, de cercle, de cure rhumatismale à LAMALOU (alors son apogée) où il emmène sa fille, à défaut d'Albanie rivée au magasin, car, alors, on ne prenait pas de vacances. L'embonpoint modéré et les cheveux blancs, le grand soin qu'il prend de sa personne lui donnent une belle allure respectable et sa réputation est celle d'un excellent homme.

N'ayant ni fils ni gendre, il n'est pas dramatiquement touché par la « Grande Guerre ». Il se sent privilégié et met un point d'honneur à échanger scrupuleusement ses pièces d'or, alors en circulation normale, contre du papier gouvernemental qui, évidemment, se dépréciera à grande vitesse après la guerre.

Pendant ce temps Marcelle grandit ; après une formation primaire à CLERMONT, elle est mise en pension dans un établissement privé de MONTPELLIER, la Pension MARCORELLES située sur une petite place au sud de l'église St Roch. En partie démolie et restaurée, l'immeuble est actuellement dévolu à une pharmacie mutualiste. Dirigée alors par deux vieilles demoiselles la Pension, qui portait leur nom, recrutait dans le milieu de petits bourgeois et commerçants que snobaient les grandes institutions religieuses locales émanations des congrégations nationales : Sacré-Coeur, Assomption plus huppées, Merci plus rurale etc... le Lycée des filles ne recueillait qu'une minorité des élèves. A cette époque le travail intellectuel des filles en vue d'une carrière était un incongruité ; les institutions se bornaient à donner un minimum de culture et une formation pour la vie sociale à base de morale catholique. Une seule condisciple de Marcelle devint professeur en faculté des sciences : un oiseau rare qui d'ailleurs ne se maria pas. Dans cette ambiance ma mère, qui n'en demandait pas plus que sa vie douillette à l'intérieur de sa famille, ne fut pas exceptionnellement stimulée.

Chaque année elle allait ouvrir son horizon pendant les vacances chez sa tante Antoinette NICOLAS à MARSEILLE où elle rencontrait son amie Marcelle RAMBAL, laquelle venait en retour à CLERMONT. Elle avait aussi ses trois cousines BALP et ses amies mais en revanche pas de frère. ni de cousin ni de frères d'amies, bref une prépondérance féminine...qui durera dans la famille...



ALFRED



ALBANIE

VERS 1903

MARCELLE



En 1918 les PY sortent sans dommage de la guerre . Marcelle va être en âge de se marier, ce qui est l'événement décisif de sa vie puisque à cette époque la carrière féminine n'existe pratiquement pas et les divorces sont tout a fait exceptionnels.

Au printemps 1921 elle se trouve à LODEVE chez ses cousins CAUSSE à l'occasion de la fête de St Fulcran, le saint évêque de la ville au Xe siècle . C'était alors une importante manifestation concernant tout l'arrondissement. Emile COMBES., de retour de la guerre , vient se retremper dans sa garnison de 1914 . Ils se rencontrent par hasard et se marient le 23 juillet 1921.« par une chaleur torride »

Coïncidence: ce même jour a lieu le mariage de Louis GELY et de Jane LAURIOL parents d'Aline !

En souvenir du lieu de leur rencontre Fulcran me fut attribué comme deuxième prénom.

Emile et Marcelle firent leur voyage de noces en Alsace-Lorraine et en Rhénanie occupée après un pèlerinage à VERDUN . Après les quatre années de tranchées . mon père avait voulu voir sur le Rhin le résultats de ses efforts et misères,

Un an plus tard . le 3 juillet 1922 , j' entrai en scène sous ces mêmes cieux de CLERMONT L'HERAULT Emile. qui y avait consenti, exigea que mon baptême ait lieu à POPIAN : ainsi j'étais le quatrième COMBES successif né dans le pays de sa mère .

Mon grand- père Alfred manifesta sa joie en m' exposant dans sa vitrine à l'admiration de ses amis et voisins.



Le dernier des Clermontais, le seul né rue Nationale (, aujourd'hui GOSSE)

N' ayant plus de fille et ayant vite compris que le viticulteur Emile ne quitterait jamais sa terre pour un commerce même prospère , Alfred PY , à 63 ans s'estima en âge de retraite . Passant outre pour une fois à la résistance véhémente d'Albanie, qui n'avait que 46 ans ,il vendit en 1923 son fond de commerce et , louant ses immeubles à son successeur , il se retira à MONTPELLIER . Il avait peut-être (?) senti que le CLERMONT d'après guerre ne serait plus celui qui avait prospéré avant 1914 . Effectivement les manufactures drapières fermèrent les unes après les autres .

Mais il n'avait pas imaginé que le franc séculairement immuable depuis sa création , ne résisterait pas longtemps sous sa livrée de papier , entraînant dangereusement dans sa chute les rentes et les loyers. En 1925 POINCARÉ consolida une première fois le franc amputé comme une victime de la guerre.

Alfred n' eut pas le temps d'en subir gravement les conséquences puisqu' il ne survécut que quatre ans a MONTPELLIER . Ces dernières années lui furent cependant agréables dans l' appartement loué au 3 Cours Gambetta, Il retrouva des amis clermontais, en fit de nouveaux à son cercle cossu situé au dessus du Café Riche sur la place de la Comédie ; profita des agréments de la grande ville , passait fréquemment quelques jours à POPIAN chez sa fille où il prenait plaisir à aménager avec l'aide des ouvriers d'Emile l'environnement du mas de Costebelle, ainsi que le petit jardin de la Prade . Il appréciait les randonnées dans la torpédo achetée par Emile en 1923 et nous hébergeait pendant un mois en juillet successivement dans des appartements loués à LA SALVETAT , BAGNOLS LES BAINS puis trois ans à PALAVAS.

A la fin de 1927 Alfred PY , appelé "BOU" par son petit fils de 5 ans . succomba à une « crise d'urémie » au cours d'une opération de la vessie effectuée à la clinique des Violettes sur la route de Celleneuve ; où 25 ans plus tard naîtra notre fille Françoise

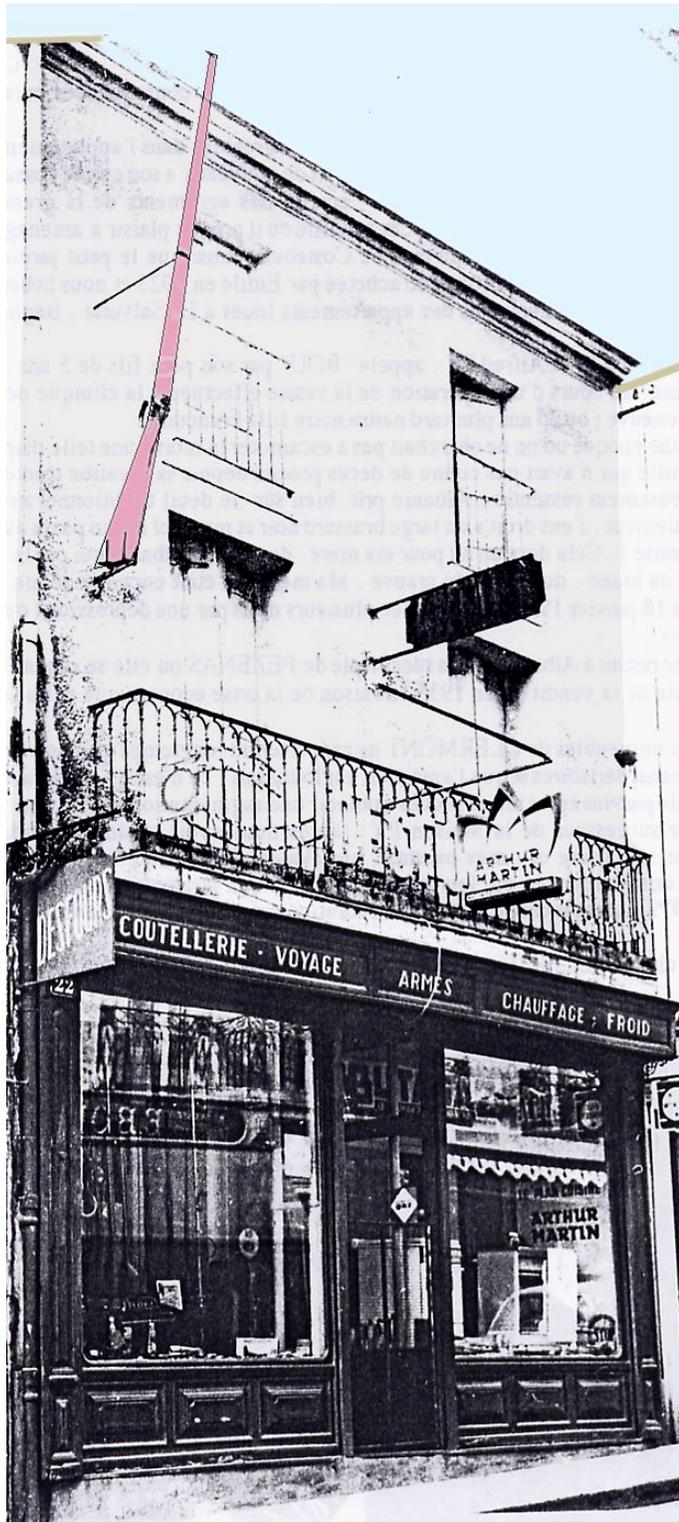
A une époque où on ne cherchait pas à escamoter la mort, une telle disparition survenant dans une famille qui n 'avait pas connu de décès proche depuis sa création trente ans plus tôt fut très douloureusement ressentie . Albanie prit bien sûr le deuil traditionnel avec voile de crêpe Marcelle également. J'eus droit a un large brassard noir et mon col marin passa du bleu au mauve (couleur admise) Cela dura un an pour ma mère , deux pour Albanie, qui par la suite ne s' éloigna pas du noir , du blanc , du gris et du mauve , Ma mère qui était enceinte de ma soeur Marie, dite Mimi, née le 18 janvier 1928 fut ébranlée plusieurs mois par une dépression (qu'on appelait alors neurasthénie),

Il ne restait à Albanie que la succursale de PEZENAS où elle se rendait une ou deux fois par mois. Elle ne la vendit qu'en 1935 en raison de la crise économique et du déclin de Madame COULON.

Les immeubles de CLERMONT ne rapportèrent longtemps que des loyers bloqués, que l'inflation rendait dérisoires et que l'entretien engloutissait ; ce n' est qu' après la mort d'Albanie en 1949 ,qu' Emile parvint après mainte procédure à obtenir un réajustement des loyers . Quelques années plus tard , le successeur de la Maison PY , après nous avoir exploités ainsi pendant une trentaine d' années, prit sa retraite et , mes parents , qui avaient des difficultés financières, vendirent les immeubles à un bijoutier, ce qui leur permit de subsister à peu près décemment jusqu'à leur mort, en 1975 et 1979 malgré leur âge avancé et l' évolution catastrophique de la viticulture .



Le chapitre CLERMONT L'HÉRAULT était clos



La maison de la rue Nationale en 1950 . En 1922 on lisait PY au lieu de DESFOURS et la publicité d'Arthur Martin n'existait pas . Tout le reste était identique ... en plus frais .